

NOURRIR LES HUMAINS, PRÉSERVER LA PLANÈTE

Quelle meilleure image pouvait-on trouver pour figurer l'action de René Dumont que ce tableau-collage de Guy Bodson avec le personnage-pomme européen et la forêt tropicale du Douanier Rousseau ? René Dumont est en effet un personnage qui a mené avec constance des combats résolus partout, non seulement en Europe mais en arpentant tous les continents. Un « local-global » avant l'ère d'Internet.

Comment le définir alors ? C'est avant tout un agronome, un scientifique, lié à l'Institut National Agronomique depuis les années 1920. C'est aussi un pacifiste résolu, militant, marqué à vie par son passage à l'armée et les horreurs de la Première Guerre mondiale. C'est un tiers-mondiste et un anticolonialiste résolu, partisan d'une planète solidaire. C'est enfin un converti à l'écologie et à la préservation de l'environnement qui restera dans l'Histoire

comme le premier candidat au monde écologiste à une élection présidentielle en 1974. Mais son combat fondamental jusqu'à ses derniers jours - rappelé sans cesse par sa merveilleuse compagne Charlotte - fut d'arriver à ce que l'ensemble des humains parvienne à manger à leur faim de façon saine et durable.

Cette exposition a été écrite conjointement par Jean-Paul Besset (JPB) et Marc Dufumier (MD). Elle bénéficie des apports iconographiques du Musée du Vivant - AgroParisTech (grâce à Aurélie Utzeri) et du CIRE (Centre International de Recherches sur l'Écologie avec Yolène Maresse), tous deux basés au château de Grignon et où tous les objets personnels, la bibliothèque et les archives de René Dumont sont déposés : www.agroparistech.fr. Enfin, cette exposition a pu se réaliser grâce au partenariat avec la Fondation René Dumont et la Fondation de l'Écologie Politique.

Laurent Gervereau

Directeur du Musée

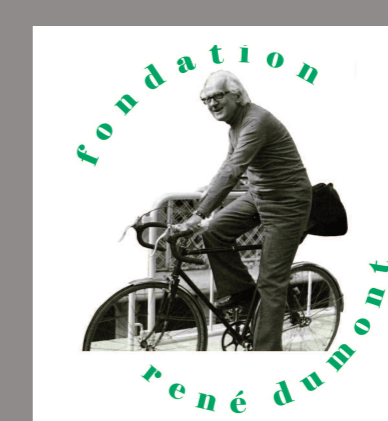
du Vivant-AgroParisTech et du CIRE

Vice-Président de la Fondation René Dumont



Guy Bodson, *Sans titre* [René Magritte et le Douanier Rousseau], peinture acrylique sur toile, vers 2000.

Panneau-titre : René Dumont à bicyclette pendant l'élection présidentielle de 1974, tirage argentique, fonds René Dumont.



Le Dumont scientifique, moraliste et politique, l'infatigable globe-trotter de la cause des sans voix et des bouleversements du monde, reste inséparable du Dumont des origines : un gamin né avec le XX^e siècle, dans une France dont le labourage et le pâturage forgent encore l'identité, un pays où tout le monde ou presque est encore fils ou fille de paysans. Son premier grand livre initiatique, c'est la nature. Il le dévore avec passion sur les terres de la ferme familiale à Rubécourt, à la lisière sud de la grande forêt des Ardennes, à l'est de Sedan, près du grand père Jean-Baptiste et des deux oncles. Le voici tous les étés, heureux et affairé, en culotte courte et souliers à clous, aidant aux champs, liant les gerbes des moissons, conduisant les chevaux, rattrapant les bovins égarés, nourrissant les lapins, parcourant les chemins... Première intuition, première certitude : la vie est là, dans la geste paysanne courbée sur la terre nourricière, dans ce bonheur intime aussi de vivre simplement mais

UNE FAMILLE DE PAYSANS DES ARDENNES

librement, parmi les bois et les prés. « Je me suis fait sur le tas, dès que j'ai eu la force de tenir une fourche en main » aimait-il à dire. Ce lien charnel avec la nature et le travail paysan, ce sentiment d'appartenance et de respect, ne sera jamais démenti. Tout au long d'un itinéraire de vie tonitruant que l'agronome n'hésitera pas à chahuter lui-même, la référence à la terre et aux hommes qui la travaillent et en dépendent constitueront toujours son plus sûr repère. Sa vérité profonde.

JPB



Alors Parmentier, pour répondre triomphalement à toutes ces méchantes calomnies, obtint du roi Louis XVI le droit d'ensemencer de graines de pommes de terre un terrain de 27 hectares, appelé les Sablons, dont la stérilité bien connue devait être concluante sur la question de l'appauvrissement.

L'histoire de la pomme de terre (planche complète et détail), imagerie d'Épinal, 1880-1910

Série Encyclopédique GLUCQ
des Leçons de choses illustrées

C'est au XVI^e siècle que des moines espagnols, venant du Chili en du Pérou, importèrent en Europe la **POMME DE TERRE** en même temps que le Tabac. La bête des hommes a été, est, et sera, jolis ! toujours la même. On se jeta sur le tabac qui ne sert à rien, et on désigna la pomme de terre qui est une réelle et universelle richesse !

L'HISTOIRE DE LA POMME DE TERRE

La prévention contre la pomme de terre était si grande à cette époque qu'on ne la donnait à manger qu'aux bestiaux, et cela même avec une certaine méfiance. Les animaux, plus intelligents que leurs maîtres, s'en régalaient et devaient se dire en eux-mêmes : « Vrai ! que les hommes sont donc bêtes ! »

IMAGERIE D'ÉPINAL, N° 3815
PELLERIN, & C^{ie} imp.-Édit.

En Bourgogne, vers la fin du XVI^e siècle, ainsi que nous l'apprend un célèbre botaniste nommé Bauhin, un édit officiel défendit l'usage de la pomme de terre, sous prétexte qu'elle donnait la lèpre. Le peuple, croyant que ses maîtres étaient bien plus renseignés que lui, obéit et se garda d'en manger.

C'est en Irlande, vers 1675, que la pomme de terre fut pour la première fois cultivée en grand. On sait que, depuis lors, elle constitue toujours le fond de la nourriture du pauvre et malheureux peuple irlandais ! En 1717 elle passa en Saxe, puis en Prusse en 1788.

C'est vers la fin du règne de Louis XIV que la culture de la pomme de terre fut sérieusement introduite en France. Ce fut certes un grand bonheur pour toutes les populations, affamées par les fréquentes disettes dont on avait tant à souffrir après les guerres de cette époque. La pomme de terre sauva alors bien des existences.

Croirait-on que, malgré tant de services rendus par elle à tant de malheureux affamés, la pomme de terre se trouva alors attaquée par les médecins d'alors qui, sans scrupule, lui attribuaient toutes les fièvres dont le peuple souffrait. Heureusement les temps de la justice et de la vérité allaient venir.

Vers 1766, c'est-à-dire au commencement de la guerre de Sept Ans, se trouvait, en qualité de pharmacien à l'armée de Hanovre, un homme dont le nom est devenu illustre, Parmentier, né en 1754, à Montdidier près d'Amiens. Pendant la guerre, il arriva que Parmentier fut fait prisonnier en Allemagne.

La pomme de terre y était depuis longtemps en usage et c'est pendant les longues heures et au milieu des privations de la captivité qu'il apprit à l'apprécier, car souvent il lui et ses compagnons n'avaient de pain. Il comprit alors, par sa propre expérience, de quelle utilité la pomme de terre pouvait être pour l'alimentation publique.

Or, voici que bientôt des poisses victorieuses apparurent, puis, se développant, tout ce terrain sur lequel on n'avait jamais vu que du sable, prit l'aspect d'une campagne florissante. On commença à croire que Parmentier avait raison. Celui-ci, fort malin, faisait passer en grand appareil par des soldats sa plantation durant le jour, soi-disant pour empêcher toutes déprédations.

Alors Parmentier, pour répondre triomphalement à toutes ces méchantes calomnies, obtint du roi Louis XVI le droit d'ensemencer de graines de pommes de terre un terrain de 27 hectares, appelé les Sablons, dont la stérilité bien connue devait être concluante sur la question de l'appauvrissement.

Parmentier eut le bonheur, dans sa vieillesse, de voir avant de mourir succès immense de son œuvre. Tout le monde, pauvres comme riches, vint lui demander des semences de la précieuse plante. Il mourut sans fortune le 17 décembre 1826, après avoir, par sa seule persévérance, rendu le bien, rendu à l'humanité un des plus grands services dont elle a dû conserver le souvenir.

Quand nous nous souvenons insolemment à la table de famille cette pomme de terre que la reconnaissance publique a dû appeler « LA PARMENTIÈRE », souvenons-nous qu'aujourd'hui sa culture en France couvre un million d'hectares, que les produits ne chiffrent pas 20 millions de francs, et qu'enfin cette pomme de terre, si longtemps contestée, représente le sixième de l'alimentation publique.

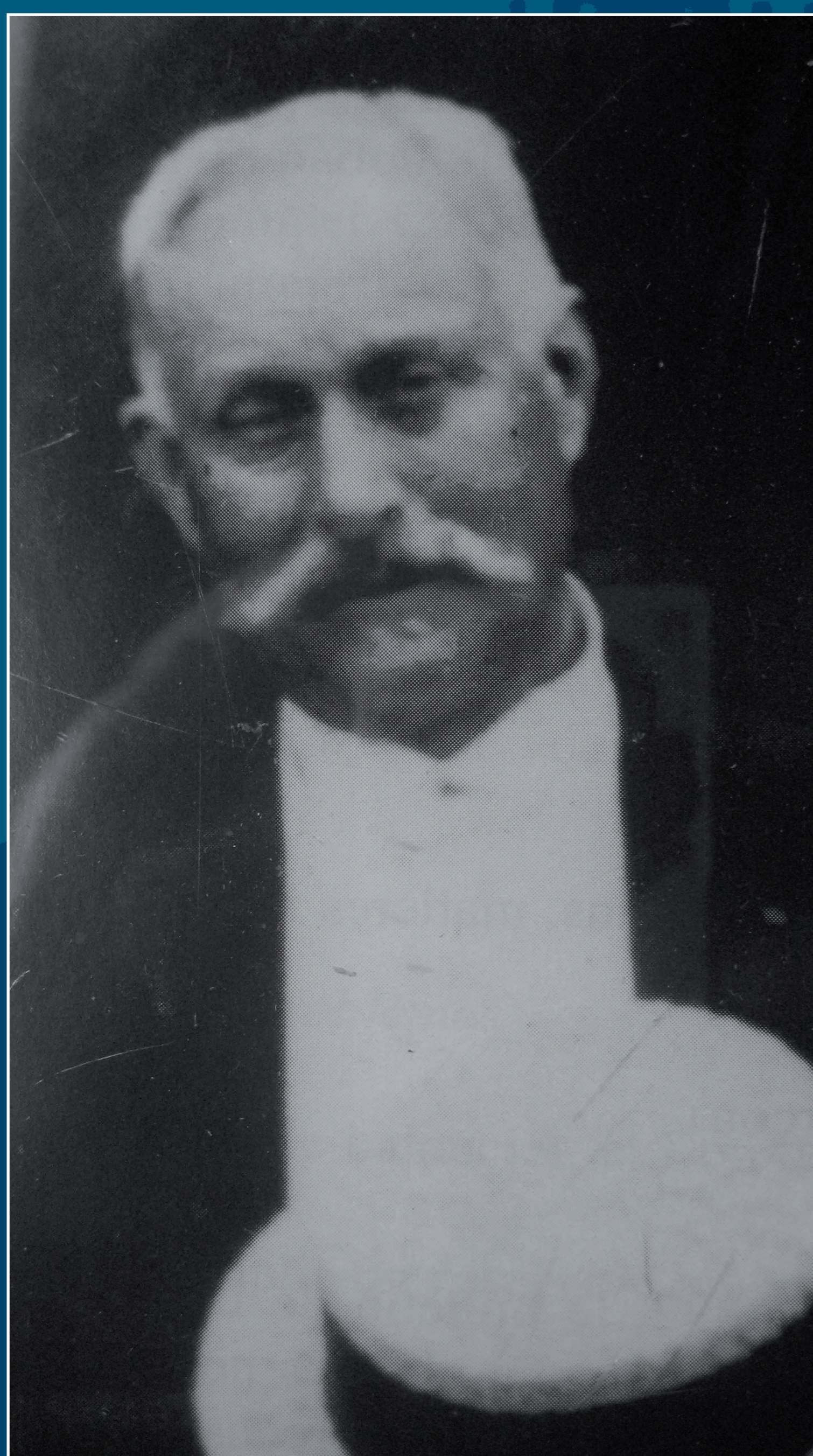
Mais, la nuit venue, les gardes avaient ordre de se retirer : et alors une grande quantité de gens, attirés par l'attrait du fruit défendu, venant en cachette voler des pommes de terre pour les planter dans leur propre jardin ou les manger. C'était précisément ce que voulait le bon Parmentier !

Mais alors, si se trouva des agronomes, des Savants de l'Institut, pour déclarer que, sans doute, la pomme de terre était un excellent légume, mais que sa culture serait impossible et dangereuse en ce qu'elle appauvrirait tous les terrains où on la pratiquerait et que, par là, elle serait la ruine du Pays ! L'œuvre suivante !

UN PÈRE INGÉNIEUR AGRICOLE

À Cambrai dans le Nord où la famille Dumont est installée dans une petite maisonnette avec un jardin potager qui occupe intensément le petit René, le père, Rémy, tient une place dominante. Comme la plupart des hommes de cette époque, il est doté d'un caractère fortement trempé, à la limite parfois de débordements violents, l'homme n'est pas facile. Il affiche ouvertement son engagement radical-socialiste et sa libre pensée franc-maçonne. Mais il porte surtout une lourde frustration : Rémy Dumont aurait aimé rester à la terre, prendre la succession de son père à la ferme familiale, à Rubécourt. Mais ils sont trois frères. La ferme ne peut nourrir tout le monde. Un conseil de famille décide que c'est lui, le cadet, qui doit partir. Pas question de s'opposer à une décision de famille. Rémy devient instituteur dans un village voisin. Mais le démon de la terre est trop fort. Il emprunte cinq cent francs or à un de ses frères et part étudier à l'École nationale d'agriculture. Il devient ingénieur agricole. Une façon de revenir dans le monde paysan. Avec une boulimie qui n'est pas sans rappeler celle qui s'emparera plus tard de son fils René, il écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation agricole. Jusqu'à son grand œuvre : le premier Larousse agricole qui paraîtra sous sa direction en 1921. Son fils René (son troisième) n'a pas onze ans quand il lui dit un jour : « Je sais ce que je ferai, plus tard, je serai ingénieur agronome pour être avec les paysans. » Rien n'aurait pu faire plus plaisir au père...

JPB



*Rémy Dumont, père de René Dumont,
tirage argentique*

UNE MÈRE AGRÉGÉE DE MATHÉMATIQUES DANS UNE FAMILLE RÉPUBLICAINE ET LAÏQUE

Née Françoise Busqué, la mère de René Dumont, est un « produit » exemplaire de l'ascenseur républicain. Fille de gendarme, elle prend sa vie en main dès son adolescence et n'hésite pas à rompre avec sa famille qui n' imagine pas qu'une femme puisse mener librement sa vie. Indépendance qu'elle pousse jusqu'à changer de nom : elle se fait appeler Berthe plutôt que Françoise. Pour s'en sortir seule, elle travaille avec acharnement. Grâce à une bourse, elle peut mener ses études jusqu'à l'École normale de Sèvres puis passer l'agrégation de mathématiques. Elle devient directrice de collège.

Le petit René la suivra partout, au gré des nominations administratives : Arras, Amiens, Évreux, Montargis... Avec une fidélité et une admiration constante, il partage sans l'ombre d'un conflit la

vie de sa mère. Pendant la déchirure familiale entre la mère et le père, qui se conclut par un divorce, René choisit « sans aucune hésitation » le « camp » de sa mère dont l'indépendance d'esprit et la ténacité lui plaisent (et dont il contractera le virus). Quand, pendant la guerre, elle tricote des pull-overs en laine pour les poilus des tranchées, qui s'étendent non loin d'Arras, c'est au petit René et à personne d'autre qu'elle confiera le soin de les transporter et de les distribuer. Et c'est à elle et à personne d'autre que René confiera la lecture de son premier ouvrage, *La culture du riz dans le delta du Tonkin*.

JPB



Économisons le pain en mangeant des pommes de terre, affiche réalisée lors d'un concours organisé par le ministère de l'Instruction publique sur le thème des restrictions, 1917-1918

AVEC LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, UNE CONSCIENCE DES PÉRILS COLLECTIFS

La phrase d'un de ses oncles s'est inscrite en lettres de feu dans la mémoire du petit René Dumont, le jour de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne : « La guerre, c'est l'assassinat des paysans ! ». Cette boucherie, il la constatera de visu à l'âge de dix ans. Le collège de sa mère à Arras a été transformé en annexe de l'hôpital pour les blessés. Là, l'univers de l'enfant se déchire à jamais. Il entend des hommes qui hurlent leur douleur toute la nuit. Il les voit qui saignent. Il comprend qu'ils meurent. Et, effectivement, ce sont presque tous des fils de paysans.

Choc bouleversant qui va déterminer le paysage intérieur de l'agronome toute sa vie. Désormais, ce sera « Guerre à la guerre ! ». Avec la famine, la guerre, « ce crime organisé », est devenue pour lui le pire ennemi du genre humain. Non seulement elle démultiplie les souffrances, détruit tout de ce qui a été patiemment bâti, mais elle élimine méthodiquement ceux qui font pousser la vie, les paysans. Pour René Dumont, la guerre est toujours la pire des solutions dans la mesure où celle-ci anéantit le sacré : la vie.

Tout au long de ses pérégrinations, il voit les menaces de conflit grossir sur tous les continents et, pour lui, c'est toujours la même histoire tragique qui recommence : les « nantis » exterminent les pauvres, à commencer par les damnés de la terre, et plus les inégalités et les injustices perdurent, plus les guerres se multiplient.

Le pacifisme devient alors une de ses lignes de vie dominantes, son noyau infracassable, son seul « extrémisme ». Toutes les guerres, quelles qu'elles soient, sont détestables, par principe. Au point que l'agronome « s'abstient » de participer à la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il ne collabore pas pour autant avec l'occupant nazi. Mais lui, le militant antifasciste déterminé, préfère se retirer dès qu'il faut prendre une arme, même pour son camp. « Une position des plus discutables » reconnaîtra-t-il sur la fin de sa vie.

JPB



*Emprunt national 5%,
affiche de la banque Jordaan & Cie, 1920*



LES ÉTUDES D'AGRONOMIE

À l'issue d'une année de « bachotage » au lycée Henri IV, René Dumont poursuit ses études supérieures à l'Institut National Agronomique (L'Agro) de Paris, de 1922 à 1924.

Après un service militaire plutôt douloureux et à l'issue d'une année « passée comme ouvrier agricole » dans sa famille ardennaise, il se retrouva de nouveau étudiant à l'Institut national d'agronomie coloniale de Nogent sur Marne en 1927-1928. Sur l'enseignement agronomique dispensé à l'époque, René Dumont porta ultérieurement un jugement très sévère, le considérant « absolument inadéquat à saisir le monde agricole », excessivement « axé sur les bases techniques des progrès de l'agriculture et de l'élevage que les fermes "modèles" du Nord et du Bassin parisien, et de la vigne du Midi » (René Dumont, *Agronome de la faim*, Robert Laffont, Paris, 1974).

MD

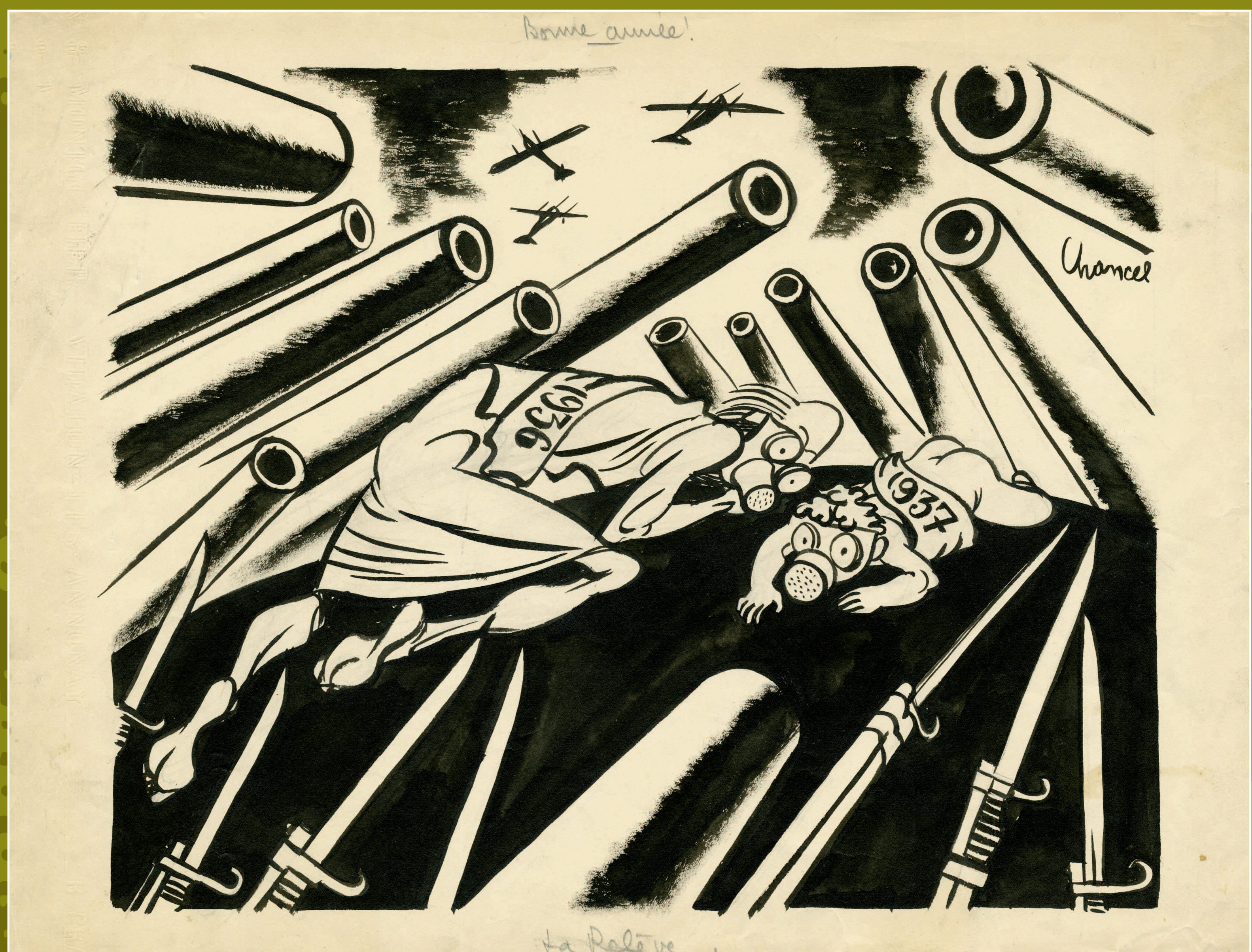
PACIFISTE: UN SERVICE MILITAIRE DOULOUREUX

En 1924, élève à l'Institut National Agronomique, René Dumont est astreint à la préparation militaire supérieure pour devenir officier de réserve. Il devient le meneur des chahuts contre les officiers qui viennent enseigner l'art supposé de la guerre. Résultat : il est incorporé directement au 28^e dragon de Metz, un régiment semi-disciplinaire. Pas question de galon ; il est deuxième classe.

Au cours des deux ans de service militaire, le jeune agronome va mener une guérilla incessante contre l'armée pendant laquelle il risquera sa santé physique et mentale. Refus de saluer le drapeau (il le fera une fois...avec un balai), indiscipline, retards, mauvaise volonté manifeste... Mais l'armée ne se laisse pas faire et cherche à briser sa résistance. Brimades et punitions s'accumulent. Alors Dumont monte d'un cran son affirmation pacifiste. Il ne se lave plus, ne se change plus, refuse tout. Entêtement qui l'épuise. Il tombe gravement malade. On le soigne puis le renvoie au régiment où il est bouclé à « l'infirmerie aux chevaux », c'est-à-dire l'endroit où sont regroupés « les pauvres d'esprit ». L'armée considère que le jeune agronome est devenu fou.

Effectivement, Dumont déraisonne. Il est tellement obsédé par sa lutte antimilitariste que son état se détériore. Sa sœur obtient son transfert au Val-de-Grâce où on lui inocule le paludisme en guise d'électrochoc. Il est ensuite conduit à Charenton, physiquement et psychologiquement brisé. Ses proches sont très inquiets. Il se remet néanmoins peu à peu. Avec le jardinier de l'établissement, il a trouvé le remède : il aide celui-ci à entretenir le jardin !

JPB



Jean-Louis Chancel, *Bonne Année!* (*Guerre d'Espagne*), encre de Chine sur papier, 1936-1937



BATTAGE DU RIZ AU NORD DU VIETNAM

René Dumont fit ses premières armes professionnelles en 1929 au sein de l'Indochine française, au cœur des rizières tonkinoises. Parti pour y promouvoir de nouvelles techniques rizicoles, il lui fallut d'abord observer, analyser et comprendre, les pratiques culturelles en vigueur. L'occasion d'étudier attentivement les techniques agricoles pratiquées jusqu'alors par les paysans de la vallée du Fleuve rouge. L'occasion aussi de prendre conscience des injustices et brimades dont était victime la paysannerie dans ce qui était une de nos colonies. Raison d'ailleurs pour laquelle René Dumont démissionna de son poste avant de terminer ses trois mois de mission «à la coloniale».

De retour du Vietnam, René Dumont publie en 1935 son premier ouvrage: « *La culture du riz dans le delta du Tonkin. Étude et propositions d'amélioration des techniques traditionnelles de riziculture tropicale* ». Rien n'y manque: description minutieuse des techniques agricoles, analyse économique de leurs performances et considérations politiques sur le sous-développement à l'époque coloniale. Avec le souci de faire des propositions concrètes pour l'avenir. Et de conclure *In fine*: « Il ne s'agit pas tant ici de la recherche d'un profit pour les agriculteurs que de donner à manger à des gens qui ont encore souvent faim ». La faim contre laquelle René Dumont va d'abord et surtout consacrer sa vie professionnelle et ses activités militantes.

MD

Battage de riz brut, récolte du 5^e mois (Bae Ninh, 30km d'Hanoï), tirage argentique, fonds René Dumont, 1929